46e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 46 14 NOVEMBRE 1929

L'AMI DU CLERGÉ

Parait à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Chronique de Théologie mystique

SOMMAIRE

I. Etudes historiques générales. — 1. La spiritualité moderne : M. Pourrat. — 2. La spiritualité médiévale : M. Vernet. — 3. L'ascèse bénédictine jusqu'au XIIe siècle : D. Berlière. — 4. Les écoles de spiritualité chrétienne : M. Morçay. — 5. Les mystiques flamands : M. Bruggeman.

II. Monographies historiques et doctrinales. — 1. S. François d'Assise : P. Gratien. — 2. S. Ignace : P. Brou. — 3. B. Jean d'Avila et ses lettres. — 4. S. Vincent de Paul : M. Arnaud d'Agnel. — 5. S. François de Sales : M. Leclercq. — 6. Sainte Jeanne de Chantal : P. Mézard.

III. Deux Jésuites mystiques contemporains. — 1. Le P. Eberschweiler. — 2. Le P. Doyle.

IV. Spiritualité carmélitaine. — A) Sainte Thérèse de Jésus. — 1. Traduction nouvelle du P. Grégoire de St-Joseph. — 2. Biographie : Galzy. — 3. Etudes : Morice, Hoornaert.

B) S. Jean de la Croix. — 1. Introduction à sa doctrine mystique : P. Ludovic de Besse. — 2. Esquisse biographique : Hoornaert. — 3. A la gloire du Docteur mystique : P. Louis de la Trinité.

C) Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. — 1. A l'école de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : X. — 2. L'imitation de sainte Thérèse : Navantès. — 3. Sur les pas de sainte Thérèse : Renaud. — 4. Sainte Thérèse et les enfants d'Allemagne : E. von Schmidt-Pauli. — 5. La voie d'enfance spirituelle et la vie mariale au milieu du XVIIe s. : Maria a Sancta Theresia.

D) Editions ou rééditions de traités de théologie mystique d'anciens auteurs Carmes. — 1. Michel de St-Augustin : encore sur la vie mariale au XVIIe s. — 2. La réédition du grand *Cursus* du P. Joseph du St-Esprit (espagnol). — 3. Le Pseudo-Denys l'Aréopagite commenté par le P. Joseph du St-Esprit (portugais). — 4 et 5. Deux ouvrages anciens sur la controverse de la contemplation acquise : le Vén. Thomas de Jésus et le P. Jean de l'Annonciation. — 6. La dévotion à la Sainte Eucharistie : le P. Jean-Joseph de Sainte-Thérèse.

I. — Etudes historiques générales

1. L'histoire de la spiritualité chrétienne entreprise par M. Pourrat arrive à son terme avec le 4e volume [1], après un labeur acharné d'une quinzaine d'années. C'est la première fois, croyons-nous, que cette histoire est retracée dans son ensemble. L'auteur apportait à ce travail une double compétence : tout d'abord celle de sa formation personnelle à la vie spirituelle dans la Compagnie de St-Sulpice avec l'expérience acquise comme directeur, puis comme supérieur de Grand Séminaire, et enfin comme supérieur de la « Solitude » qui est le noviciat des Sulpiciens ; il y apportait aussi sa compétence d'historien des doctrines religieuses, dont le volume sur l'histoire de la théologie sacramentaire avait été la démonstration. Aussi son travail, à peine terminé, recevait-il les éloges motivés des Revues catholiques et même d'un prince de l'Eglise (le cardinal Dubois, archevêque de Paris, a écrit pour le tome IV une lettre d'introduction), en même temps que l'Académie Française le couronnait en lui attribuant un de ses prix littéraires les plus enviés (prix Juteaux-Duvignaux, 1929).

Primitivement cette histoire devait être complète en 3 volumes, traitant de la spiritualité chrétienne dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes. La 3e partie est présentée en deux tomes compacts qui, du point de vue doctrinal aussi bien que du point de vue historique, ne devront pas être étudiés l'un sans l'autre.

Dans ce 4e volume, la part du lion est réservée aux écrivains français. Et c'est justice : la France du siècle de Louis XIV marche à la tête du monde chrétien par ses saints aussi bien que par ses penseurs et ses littérateurs. De plus, c'est en France que sont nées ou que se sont développées les deux grandes hérésies qui donnèrent à l'Eglise l'occasion de définir sa doctrine mystique dans des condamnations formelles : le Jansénisme et le Quiétisme.

De ces deux erreurs, M. P. retrace la genèse, puis l'épanouissement ; il en suit la réfutation dans les controverses passionnées de l'époque, et montre comment leur double influence (le Jansénisme par ses négations, le Quiétisme par ses exagérations) aboutit peu à peu à supprimer presque complètement la littérature mystique, si brillante aux XVIe et XVIIe siècles mais devenue craintive et comme honteuse d'elle-même en ce XVIIIe siècle, néfaste à tant d'égards. M. P. voit surtout en quelques Jésuites, méconnus et à demi reniés par leurs confrères, les gardiens de la flamme sacrée. Cette flamme cependant brille aussi, et d'un éclat plus vif, en Italie avec S. Alphonse de Liguori ; elle s'entretient un peu partout, — grâce surtout aux fondateurs de Congrégations religieuses, — au cours du XIXe siècle. Ainsi se préparait le renouveau auquel nous assistons au début du XXe. Chemin faisant, M. P.

[1] P. Pourrat. *La Spiritualité chrétienne*, tome IV : *Les Temps modernes*, 2e Partie, *Du Jansénisme à nos jours*. — Un vol. in-12 de XVII-672 p., 25 f. — Paris, Gabalda (1928).

mentionne, mais plus brièvement, les auteurs mystiques de l'Angleterre, de l'Allemagne et des autres pays catholiques.

Bien composé et bien rédigé, ce volume est d'une lecture fort attachante. Appuyé sur une documentation sérieuse, il servira de point de départ pour des monographies plus fouillées, et deviendra à ce titre le manuel des érudits, qui iront y prendre les vues d'ensemble nécessaires à leurs travaux de spécialistes. Les directeurs de conscience tireront aussi grand profit des leçons que leur donne cette histoire. Toutefois, cette dernière catégorie de lecteurs aura soin de se souvenir, surtout en étudiant les deux derniers volumes, de la position prise par M. P. dans les controverses récentes, et dont il a ouvertement et loyalement fait profession ; il a, d'une manière générale, souscrit aux vues présentées par le P. Poulain et soutenues dans la *Revue d'Ascétique et de Mystique* des Pères Jésuites, et s'est inscrit en faux contre la doctrine de M. Saudreau et de l'école dominicaine, dont la *Vie Spirituelle* est l'organe autorisé, et à laquelle nous avons ici toujours donné la préférence pour les motifs maintes fois exposés à nos lecteurs. On ne s'étonnera donc pas que nous fassions quelques réserves sur les appréciations, — du reste modérées et courtoises, — qui sont émises par M. P., à la fin de son livre, au sujet des controverses récentes. Nous croyons de même que la sévérité de quelques jugements portés au cours de l'ouvrage (par exemple, sur ceux que M. P. nomme les « Préquiétistes ») aurait été atténuée par un historien imbu de principes différents. Mais insister sur ces divergences serait une véritable injustice. Le travail de M. P., dont les futures éditions modifieront sans doute quelques détails, reste un monument durable ; et les catholiques français ont le droit d'en être fiers.

2. Le raccourci dans lequel M. Vernet nous présente *la Spiritualité médiévale* [1] comptera certainement comme l'un des meilleurs de la « Bibliothèque Catholique des Sciences religieuses. »

Fruit d'une longue préparation, entrepris par l'un des savants du monde catholique qui connaît le mieux la littérature (publiée ou inédite) du moyen âge occidental, composé avec soin, écrit avec une élégante sobriété, émaillé de multiples et savoureuses citations des auteurs anciens, ce livre savant est pour tous agréable à lire et facile à comprendre ; il est édifiant pour les âmes pieuses en même temps qu'instructif pour l'historien et même pour le théologien.

Quelques-uns de ces éloges ne sembleront pas mérités aux lecteurs qui s'en tiendraient à la Première Partie de l'ouvrage. Dans ces 70 pages, M. V. donne une nomenclature et un classement des auteurs, illustres ou peu connus, dont les travaux ont constitué la littérature spirituelle du moyen âge, et caractérise en quelques mots la nature et la valeur de leur apport. Il nous présente successivement les Bénédictins, les Chanoines Réguliers de St-Augustin, les Franciscains, les Dominicains, les protagonistes de la « Dévotion Moderne » flamande, enfin les séculiers. Dans ses grandes lignes, le classement correspond réellement aux principales familles spirituelles.

Le corps de l'ouvrage est constitué par la Seconde Partie, intitulée « Les Doctrines. » C'est un tableau synthétique dans lequel l'auteur présente, suivant un plan établi par lui mais suggéré par les documents, un résumé organique de toutes les doctrines spirituelles des diverses écoles.

La dévotion à l'*humanité* du Christ a caractérisé cette période de la vie de l'Eglise ; au début du moyen âge, S. Bernard donna à cette dévotion une expression délicieuse, tendre, sublime, qui l'imposa aux générations suivantes. Une dévotion analogue à la Sainte Vierge, aux Anges et aux Saints se développa dans le sillage de la dévotion à l'humanité du Verbe Incarné (chap. I). Le Christ-Homme devint ainsi le modèle offert à tous, et l'*imitation* du Christ fut la méthode proposée pour parvenir à la sainteté, depuis le XI^e siècle jusqu'à l'apparition de l'ouvrage célèbre connu sous ce titre (chap. II). C'est par le Christ qu'on monte vers Dieu en pratiquant l'ascétisme et en parcourant les divers degrés d'oraison (chap. III). C'est dans le Christ qu'on trouve Dieu et qu'on se livre à lui par l'union mystique (chap. IV). Dans chacun de ces chapitres, M. V. présente en détail la doctrine commune à toutes les écoles et marque avec soin les divergences ou les controverses. Presque constamment il enchâsse dans son texte des expressions ou même de courtes citations des mystiques médiévaux.

Mais disons-le sans ambages : à un ouvrage de cette valeur, il fallait de toute nécessité des références multiples et complètes, ainsi qu'une bibliographie critique. L'auteur les possède sûrement. Il n'a pu les donner dans un livre dont le format, l'impression et le nombre de pages lui étaient imposés d'avance par l'éditeur. Des mutilations de ce genre sont la condamnation de ces « collections, » de ces « encyclopédies, » de ces « bibliothèques » où les marchands libraires trouvent des profits commerciaux assurés, mais où les travaux savants ne sont admis qu'après un passage humiliant et barbare dans le lit de Procuste. Puisse le succès même de ce livret nous valoir bientôt une édition nouvelle — et complète — des pages consciencieuses, attachantes, brillantes, dans lesquelles M. V. nous présente la spiritualité médiévale !

3. Le chapitre consacré par M. Vernet à la spiritualité bénédictine trouvera un heureux complément dans l'étude, plus ancienne de deux ans, de Dom Ursmer Berlière sur l'ascèse bénédictine, des origines à la fin du XII^e siècle [1].

[1] F. VERNET. *La Spiritualité médiévale.* — Un vol. in-12 de 216 p., 12 f. — Paris, Bloud et Gay (1929).

[1] Dom Ursmer BERLIÈRE. *L'ascèse bénédictine, des origines à la fin du XII^e siècle.* Essai historique. — Un vol. in-8 (Collection PAX) de XII-282 p., 20 f. — Paris, Desclée et Lethielleux (1927).

L'emploi du mot *ascèse* pour désigner la spiritualité bénédictine part d'une vue très juste de l'auteur (Préface, p. v). L'union mystique avec Dieu ne dépend d'aucune méthode mystique, d'aucune industrie humaine : Dieu agit comme il lui plaît et la règle de l'activité humaine est de se soumettre, de s'abandonner à l'action divine. Mais le travail préalable de l'ascèse suppose des efforts prolongés, généreux et bien dirigés de toutes les puissances d'action de l'âme humaine : là, les méthodes peuvent varier avec les tempéraments, et les écoles de spiritualité se diversifier. L'école d'ascèse établie par S. Benoît est l'une des plus anciennes, des plus sûres, des plus fécondes. Dom B. a entrepris d'en écrire l'histoire, depuis la Règle donnée par le saint à ses premiers disciples jusqu'à l'étonnante vitalité de l'arbre bénédictin dont nous sommes les témoins au xxe siècle. Il a divisé son étude en 4 parties, dont il nous donne la première dans le présent volume.

Notons encore qu'il ne conçoit pas son travail comme une étude des seuls documents littéraires ; non, ce qu'il veut peindre, c'est un tableau historique complet de la vie spirituelle des moines : les *coutumes* pratiquées dans les cloîtres bénédictins ont pour lui autant d'importance que les commentaires de la Règle et que les écrits des théoriciens ou des mystiques.

Dans une Ire Partie, Dom B. nous présente ses sources historiques : la Règle, les commentaires, les coutumiers, les livres et écrits ascétiques, les lectures conventuelles. Dans la IIe Partie, moins aride, vraie lecture de piété, il analyse longuement les « éléments constitutifs de la vie bénédictine » : vie de solitude et de silence, remplie par l'*opus Dei* (l'office divin), par l'ascension des quatre échelons qui conduisent à l'union avec Dieu (lecture, méditation, oraison, contemplation), par les pratiques des dévotions diverses, par les exercices de la mortification et par le travail manuel ou intellectuel.

L'auteur présente modestement son œuvre comme « une ébauche, un essai » ; mais bien des livres plus prétentieux font piètre figure auprès de celui-ci, où la science historique avertie et même minutieuse est mise au service d'une doctrine profonde, claire, vivifiante. Avec ce volume s'inaugure dignement la série in-8o de la Collection PAX.

4. R. MORÇAY, etc. *Les Ecoles de spiritualité chrétienne.* — Un vol. in-12 de 212 p., 9 f. — Liège, « La Pensée Catholique, » et Paris, Giraudon (1928).

Nous avons ici sept conférences faites à des dames de Tours. M. l'abbé Morçay donna dans la 1re Conférence une sorte d'introduction doctrinale et présenta dans la 2e la spiritualité bénédictine. Les P. Rousseau, O. P., Théobald, O. M. C., et de la Rochebrochard, S. J., se chargèrent d'exposer les grandes lignes de la spiritualité dominicaine, franciscaine, ignatienne ; MM. les abbés Moreau et Baudiment étudièrent la doctrine spirituelle du Carmel et celle de l'Oratoire. Enfin M. Morçay donna une conclusion dans un résumé synthétique de ces divers travaux, suivi d'une esquisse de la spiritualité de S. François de Sales, présenté comme le maître de la « piété moderne ».

Comme étude historique cet ouvrage est incomplet : il ne parle ni de S. Augustin, ni des moines antérieurs à S. Benoît, ni des Chartreux, etc. Il n'y est question que « des Ecoles de spiritualité qui ont eu et *qui ont encore* un rayonnement dans le monde des laïques ». Les conférences sont sérieusement travaillées, bien écrites, vraiment instructives. C'est un livre dont nous conseillons à nos confrères la lecture et la propagande dans les milieux suffisamment instruits.

5. Edmond BRUGGEMAN. *Les Mystiques flamands et le renouveau catholique français.* — Un vol. in-12 de 150 p., 10 f. — Lille, « Mercure de Flandre » (1928).

Ce livre n'est qu'un essai, mais assez suggestif, portant sur l'histoire et la doctrine de ce que l'auteur appelle les « Mystiques flamands », et sur la manière dont ils sont et devraient être connus et appréciés en France. M. B. croit pouvoir affirmer qu'il existe une « Ecole flamande » de spiritualité, possédant des caractères bien déterminés. Ruusbroec en est le centre, et Gérard de Groote, Gerlac Peters, Thomas van Kempten, ainsi que les Chanoines Réguliers de Windesheim et les Frères de la Vie Commune en sont les plus illustres représentants. M. B. souhaite que cette pléiade soit mieux connue et mieux appréciée en France, que des traductions et des travaux en fassent goûter la doctrine, et qu'une histoire complète de cette Ecole soit écrite en français. En attendant la réalisation de ces vœux, auxquels nous nous associons pleinement, on trouvera, dans le petit ouvrage de M. B., d'abondantes indications, qui auraient gagné à être données sur un ton plus modeste et plus serein.

II. — Monographies

1. La personnalité et la spiritualité de S. François d'Assise font l'objet d'une substantielle et solide étude du P. Gratien [1]. L'auteur a fait ses preuves comme historien en publiant l'*Histoire de la fondation et de l'évolution de l'Ordre des Frères Mineurs au XIIIe siècle.* C'est précisément à ce grand ouvrage qu'il emprunte le « coup d'œil sur la vie de S. François d'Assise » par lequel s'ouvre le présent volume. Une étude plus fouillée de la personnalité du Saint y fait suite, et les 72 dernières pages sont consacrées à définir sa spiritualité. En appendice, onze courts extraits des documents anciens destinés à illustrer les analyses de l'auteur.

L'ensemble du livre est écrit avec un grand souci de stricte vérité historique : le P. G. écarte les légendes anciennes, et il évite ce naturalisme poétique auquel les auteurs modernes voudraient réduire toute la vie intérieure du Poverello, sans doute parce qu'ils ne sont pas capables d'en discerner ni d'en goûter la beauté surnaturelle. L'auteur ne s'évertue pas à voiler les faiblesses ou les lacunes de son héros : sur la gravité des fautes de jeunesse du saint, il incline visiblement vers l'interprétation sévère ; parlant de l'organisation de l'Ordre à laquelle se refusait S. François, il écrit : « Peut-être eut-il tort de ne pas céder plus

[1] *S. François d'Assise. Sa personnalité, sa spiritualité,* par le P. GRATIEN. F. M. C. — 2e édit. Un vol. in-12 de 157 p., 7 f. 50. — Paris, Librairie St-François d'Assise ; et Bruges, Duculot (1928).

volontiers aux désirs du cardinal Hugolin et des clercs en élargissant lui-même son plan d'action » (p. 64). Mais au regard d'un historien aussi averti que le P. Gratien, il reste assez de traits authentiques pour mettre en un vigoureux relief la personnalité et la spiritualité de S. François. Nous sommes ici en présence d'un des portraits les plus véridiques du saint, que transfigurent et voilent ordinairement les jeux de lumière des plus riches et des plus poétiques légendes.

Insistons un peu sur l'idée qu'on nous présente de la spiritualité de S. François [1]. Son *idéal* de vie spirituelle a consisté dans la recherche de l'imitation parfaite du Christ, poussée jusqu'à une identification aussi complète que possible des pensées, des sentiments, des actes. La *pauvreté* la plus absolue, mais aussi la plus compréhensive (puisque, dans la pensée et la pratique de S. François, elle résume tout l'Evangile et implique toutes les autres vertus, n'étant guère que la forme parfaite de l'humilité), a concrétisé cet idéal. Le choix et la mise en pratique de cet idéal ne résultent pas en premier lieu d'une volonté de réagir contre les défauts et les vices régnant au XIIIe siècle parmi les disciples du Christ ; la résolution de François s'inspire avant tout d'un *amour personnel* et intime, passionné et généreux *de Jésus*, tel qu'il apparaît dans l'Evangile et surtout dans sa Passion et dans sa mort. Les *moyens* de réaliser cet idéal ne sont pas, pour S. François, « la stratégie savante et compliquée du combat entre les vices et les vertus, » mais l'humble prière et la contemplation du Crucifix pour obtenir de lui ressembler par l'imitation et par l'union amoureuse avec lui. Le vrai disciple de S. François réalisera son idéal d'une manière simple, loyale, active, joyeuse surtout, c'est-à-dire optimiste et pleine d'entrain ; il obtiendra ainsi les *fruits* d'allégresse, de liberté, de paix et d'universelle charité qui ont abondé dans l'âme du Patriarche.

Après cet aperçu général, il nous semble utile de montrer, par une citation rapide, qu'on ne perd rien à étudier la doctrine spirituelle de S. François avec toute la rigueur de l'histoire. Voici quelques lignes sur la vanité de la science :

« S. François eut cette haute sagesse qui ne perfectionne pas seulement l'intelligence en s'arrêtant à la connaissance théorique, mais qui savoure ce qu'elle connaît, qui connaît parce qu'elle aime et pour mieux aimer... La science n'est réelle et n'a de valeur que dans la mesure où elle est une lumière et une force pour agir. « L'homme, dit-il, ne connaît que ce qu'il expérimente ; il ne sait réellement que ce qu'il pratique : *Tantum scit homo de scientia quantum operatur.* » *(Legenda antiqua,* 74). C'est là un des aphorismes les plus vrais et les plus profonds de cet homme simple. Son fidèle disciple, Frère Egide, aimait à dire : « On ne fait jamais autant que l'on croit. » Or François est possédé du besoin de faire autant qu'il a de foi. C'est à ses yeux un manque de droiture et de sincérité que de prêcher aux autres une vérité qu'on ne s'applique pas à soi-même... Il sait, car il l'a observé, que l'on est ordinairement lent à exécuter ses résolutions et naturellement porté à s'épuiser en paroles, à croire que l'on a fait tout ce que l'on doit faire quand on a énoncé d'admirables pensées ou raconté les actions héroïques des anciens. Il s'effraie de voir que l'*exercice de la parole* arrive si facilement à épuiser toute l'activité et toute l'énergie de certains hommes, qu'il ne leur en reste presque plus pour l'*exercice de la vertu*. Contre ce défaut si commun il réagit de toutes ses forces. Il exprima un jour dans une apostrophe vigoureuse l'horreur qu'il éprouvait pour ce manque de loyauté. « L'empereur Charles, Roland, Olivier et tous les paladins, hommes robustes et vaillants dans les batailles, poursuivirent les infidèles en versant leur sueur et leur sang, en bravant la mort, et ils remportèrent des victoires mémorables. Les saints martyrs, eux aussi, moururent en combattant pour le Christ. Aujourd'hui, on veut conquérir l'honneur et la louange en se contentant de chanter leurs prouesses *(Legenda antiqua,* 72). » (P. 103-105).

1 On pourra rapprocher de cette synthèse la forte étude publiée par le P. Remy, F. M. C., dans les *Etudes Franciscaines,* mars 1929, p. 144-172. Il y résume la doctrine spirituelle de S. François d'Assise telle qu'elle résulte des propres écrits du Saint, et non des biographies ou des interprétations données plus tard dans les différentes branches de l'Ordre.

2. Dans un no spécial en 1913, la *Revue de Philosophie* du P. Peillaube avait publié une série de travaux sur *L'Expérience religieuse dans le Catholicisme*. Par la plume d'un de leurs représentants, les principales familles religieuses y faisaient connaître les principes de vie spirituelle qui les caractérisent. Pour mettre en relief la spiritualité bénédictine, Dom Festugière fut amené à l'opposer à la spiritualité ignatienne, et celle-ci sortait assez malmenée de la confrontation. Le P. Brou, qui avait présenté la pensée de S. Ignace, trouva que l'exposé de D. Festugière manquait d'à propos et d'exactitude. Il reprit donc son propre travail, lui donna plus d'ampleur, réfutant au passage les assertions de D. Festugière, et remontant aux sources pour justifier son point de vue. Telle fut l'origine d'un petit volume sur la spiritualité de S. Ignace, publié en 1914, et réédité tout récemment après avoir été allégé d'un appendice et de quelques notes [1].

C'est un travail touffu, qui dit un mot compétent sur quantité de problèmes historiques ou doctrinaux relatifs à l'idéal et à l'œuvre de S. Ignace et de ses disciples. Le ton est celui d'un polémiste fatigué de réfuter toujours les mêmes objections et de les voir renaître sous une forme nouvelle.

L'auteur a déjà consacré plusieurs études à la spiritualité de S. Ignace et de ses fils [2] ; on aimerait le voir quitter le terrain battu et stérile de la polémique pour édifier une synthèse complète, solide, objective, de la pensée et de l'œuvre spirituelle du Fondateur de la Compagnie.

3. S. Ignace et sainte Thérèse avaient une grande estime pour un homme qui fut leur compatriote et leur contemporain, et qui fut à la fois un grand prédicateur populaire et un grand directeur de consciences, le Bienh. Jean d'Avila (1500-1569), auquel le *Museum Lessianum* de Louvain vient de consacrer un volume [3].

Cet ouvrage s'ouvre par une courte biographie. Il contient ensuite la traduction de vingt lettres

1 Alexandre Brou. *La Spiritualité de S. Ignace.* — 2e édit. Un vol. in-12 de 215 p. — Paris, Beauchesne (1928).

2 *Les Exercices de S. Ignace. Histoire et Psychologie,* in-12, Paris, Téqui ; — *S. Ignace maître d'oraison,* in-12, Paris, *Spes*

3 B. Juan de Avila. *Lettres de direction.* Traduction, introduction et notes par J.-M. de Buck, S. J. — Un vol. in-12 de 316 p., 18 f. — Louvain, Editions du *Museum Lessianum ;* et Paris, Giraudon (1927).

de direction touchant aux principaux points de la vie chrétienne et sacerdotale et effleurant la vie mystique. Le zèle impétueux, l'amour des âmes à sauver, l'habitude de l'intimité avec Dieu donnent à ces pages (qui comptent parmi les plus remarquables de la littérature espagnole) un charme prenant. Nous aurions aimé que des notes vinssent rectifier la doctrine du Bienheureux sur la communion fréquente, et que certains passages de la dernière lettre à un magistrat de Séville (où il est question de la réglementation de l'immoralité dans les grandes cités) fussent omis : ils ont leur intérêt historique incontestable ; mais ils obligent à ne présenter qu'avec des réserves et à n'utiliser qu'avec prudence cet excellent volume comme livre de lecture spirituelle.

4. M. l'abbé Arnaud d'Agnel a déjà consacré deux volumes à la synthèse et à la vulgarisation de la doctrine de S. Vincent de Paul. Son 3e volume [1] constitue un bon traité de l'oraison mentale, dont le plan est de lui, mais dont chaque idée importante est expliquée et corroborée par une ou plusieurs citations de S. Vincent. L'auteur, sous l'influence peut-être de ses travaux antérieurs, s'est attaché principalement à la psychologie humaine de l'oraison mentale et à ses avantages pour l'éducation et pour la pratique. A ce point de vue, il lui était facile d'accumuler les remarques fines et parfois piquantes ou narquoises que M. Vincent savait si bien envelopper de bonhomie souriante. Aussi le livre se lit aisément, sollicite et retient l'attention, fera du bien surtout aux commençants.

Les sept premiers chapitres traitent des généralités sur l'oraison, sa place et sa nécessité dans la vie spirituelle. Les quatre suivants parlent de la manière pratique de faire oraison. Enfin (après un chapitre intercalaire qui se réfère au premier groupe), un dernier chapitre nous présente « S. Vincent de Paul et le mysticisme ». Ce dernier chapitre est insuffisant. Car dans les quelques pages qu'il consacre au mysticisme de S. Vincent, l'auteur s'attache à montrer que le saint avait personnellement l'expérience de la vie mystique et était apte à comprendre et à diriger les âmes mystiques, ce qui n'est point son sujet ; nous attendions plutôt qu'il nous montrât, dans l'oraison telle que l'enseigne S. Vincent, un acheminement vers la contemplation mystique ; car c'est bien sous ce jour que le saint a souvent parlé de l'oraison.

Quelques fautes d'impression assez irritantes et un certain manque de lisibilité matérielle dû, semble-t-il, à la mauvaise qualité du papier, déparent cet ouvrage, qui, malgré la lacune signalée ci-dessus, est appelé à faire beaucoup de bien.

5. Deux parties composent le volume de M. Leclercq sur S. François de Sales [2]. La première est constituée par une série d'études sur les caractères du saint et de sa doctrine, qui permettent de marquer leur place exacte dans le milieu historique et doctrinal. La seconde est le butinement d'un homme de goût parmi les fleurs des *Entretiens spirituels* du saint. Le point de vue de l'auteur est celui de l'homme de lettres plus que celui du psychologue surnaturel, surtout dans la seconde partie. Les pensées fortes de certaines pages seraient plus justes si elles étaient plus nuancées, et l'on souffre un peu

[1] *S. Vincent de Paul maître d'oraison,* par l'abbé Arnaud d'Agnel, in-12 de VIII-252 p., 10 f. ; Paris, Téqui (1929) — Cf. *S. Vincent de Paul directeur de conscience,* et *S. Vincent de Paul guide du prêtre,* par le même (même librairie et prix).

[2] *S. François de Sales docteur de la perfection,* par l'abbé Jacques Leclercq. — Un vol. in-12 de 312 p., 12 f. — Paris, Beauchesne (1928).

de voir l'auteur appuyer lourdement sur certaines pensées que S. François exprimait avec tant de grâce légère et de délicate élégance.

6. Sauf deux courtes pages de préface, où il expose son but, il n'y a pas une ligne du P. Mézard dans le livre qu'il consacre à la doctrine spirituelle de sainte Jeanne de Chantal [1]. Le rôle de l'auteur a consisté à grouper, suivant un plan logique, des passages extraits de toutes les œuvres de la fondatrice de la Visitation. Il obtient ainsi seize traités, divisés eux-mêmes en chapitres, qui constituent une Somme de lectures spirituelles sur la vie intérieure et principalement sur la vie ascétique, dont la haute valeur spirituelle est évidente. Pour chaque passage ainsi enchâssé dans le livre, on indique l'ouvrage de la Sainte d'où il est tiré.

Le P. M. offre ainsi un ouvrage bien méthodique, rempli de fines analyses psychologiques et d'une excellente doctrine, qui mérite de devenir classique non seulement à la Visitation, mais dans tous les couvents de religieuses, surtout de religieuses cloîtrées.

III. — Deux Jésuites mystiques contemporains

Beaucoup de personnes, et même des prêtres, sont portés à regarder comme négligeables les études de théologie mystique, sous prétexte qu'on ne rencontre des âmes mystiques que très rarement et presque toujours dans un passé déjà lointain. Voici deux jésuites, l'un allemand, l'autre irlandais, morts tout récemment, dont les biographies très complètes, écrites fort intelligemment, nous semblent capables de détruire ce préjugé. Nous allons les analyser avec quelque détail (surtout la seconde, qu'une traduction a rendue plus accessible à nos lecteurs).

1. Né le 5 décembre 1837, au pays sarrois, dans une famille profondément chrétienne, Guillaume Eberschweiler [2] aida d'abord son père, maître d'école primaire. Il fut ensuite envoyé à Trèves pour ses études secondaires en vue du sacerdoce. Vers la fin de son séjour dans cette ville, l'exemple d'un ami qui se fit lazariste le décida à la vie religieuse, et l'influence d'un Jésuite dont il suivit la retraite l'orienta vers la Compagnie de Jésus. Il entrait au noviciat le 30 septembre 1858. Trois ans plus tard il émettait ses premiers vœux ; en 1868, il était prêtre. Il reçut dans la Compagnie des emplois sans éclat, notamment celui de père spirituel pendant une quarantaine d'années. Commencée en Allemagne rhénane, sa vie religieuse devait, par suite des persécutions du Kulturkampf, se terminer en Hollande ; il y mourut (à Exaten) le 23 décembre 1921.

Parmi ses écrits l'on trouva un compte rendu,

[1] *Doctrine spirituelle de sainte Jeanne-Françoise de Chantal,* fondatrice de la Visitation, par le R. P. Mézard, O. P. — Un vol. in-12 de 612 p., 25 f. — Paris, Lethielleux (1928).

[2] W. Sierp, S. J. *Ein Apostel des innern Lebens ; Wilhelm Eberschweiler, S. J.* — 2e édit. Un vol. in-12 de 325 p., broché 5 marks 50. — Fribourg-en-Brisgau, Herder (1928).

fait par ordre de ses supérieurs et pour eux, des événements les plus marquants de sa vie intérieure ; on trouva également une sorte de journal spirituel très détaillé, dans lequel, conformément à une coutume recommandée dans la Compagnie, il notait au jour le jour ses impressions de retraite et de méditation. On tenait dans ces documents (auxquels il convient de joindre quelques lettres et quelques sermons) l'explication de cette impression de sainteté qu'avait produite le P. E. sur tous ceux qui avaient été les témoins de sa vie.

Cette sainteté était bien réelle. Aucun péché mortel n'avait jamais souillé cette âme. La lutte contre le péché véniel avait commencé avec énergie dès le début de la vie religieuse. Le vœu du plus parfait, d'abord temporaire, puis perpétuel, avait été la règle choisie et observée depuis 1866. Tous les devoirs du prêtre et du religieux avaient été fidèlement observés, avec simplicité, avec joie. De son côté Dieu avait multiplié ses dons : vers 1870, commençait la contemplation infuse, suivie d'une période d'épreuves (1871-1874) qui semble avoir opéré les purifications passives. Les grâces même extraordinaires se multiplient alors (union au Sacré-Cœur, avec quelques apparitions de celui-ci ; lumières abondantes dans la Contemplation, notamment sur la Sainte Trinité ; fiançailles avec Jésus ; certitude au sujet de la bonne mort et de la prédestination au ciel, etc.). Toute cette efflorescence mystique, fortement encadrée par les pratiques de l'ascétisme ignatien, sans cesse contrôlées par le bénéficiaire à la lumière des règles données pour le discernement des esprits dans les *Exercices*, fréquemment soumises au jugement du confesseur ou des supérieurs, garde quelque chose de réglé, de raisonnable, de classique dans sa naïve spontanéité. C'est en cela que consiste l'intérêt tout particulier de ces notes, et c'est ce qui leur donne une efficacité apostolique à laquelle l'auteur ne songeait pas en écrivant.

Le mérite du biographe est d'avoir réduit au minimum sa part de travail et d'avoir ordinairement laissé la parole au P. E. ; c'est aussi d'avoir fait un choix qui semble fort judicieux dans les matériaux abondants et souvent pleins de redites qu'il avait à sa disposition ; c'est enfin d'avoir su parler avec clarté et simplicité des expériences mystérieuses de celui dont il raconte la vie.

Dieu semble, à en juger par des grâces merveilleuses obtenues par l'intercession du P. E., vouloir honorer ce saint jésuite d'une auréole de gloire au sein de l'Eglise militante. De cette biographie attachante et édifiante, nous recommandons la lecture à nos confrères de langue allemande, et nous souhaitons une traduction française.

2. Bien différente est la physionomie du Jésuite irlandais [1]. Autant la marche ascensionnelle du P. Eberschweiler nous paraît régulière et classique, autant celle du P. Doyle se révèle étrange et déconcertante.

[1] O'Rahilly. *Vie du Père William Doyle, S. J.* — Un vol. in-8 de xi-412 p., 20 f. — Paris, Lethielleux (1927).

Il était né près de Dublin en 1873. Son père occupait un poste élevé dans la magistrature. Entré au noviciat des Jésuites en 1891, prêtre en 1907, il était nommé en novembre 1915 aumônier d'un régiment de fusiliers irlandais engagé en Belgique et dans le Nord de la France. Le 16 août 1918, il était tué, dans des circonstances mal connues, mais en pleine bataille et dans l'exercice de son ministère sacerdotal, à Frezenberg, près d'Ypres.

Il avait écrit de nombreuses lettres, surtout relatives à sa vie d'aumônier militaire, et laissait une assez grande abondance de notes intimes sur sa vie spirituelle. Ces documents furent remis par son frère, jésuite lui aussi, à M. O'Rahilly, professeur à l'Université de Dublin et ami du défunt, qui en a composé une biographie. Cette publication souleva de tels étonnements que M. O'Rahilly dut préparer une autre édition, accompagnée de nombreuses explications apologétiques. C'est de ce second travail que dérive la traduction française, (anonyme, mais approuvée par l'auteur anglais) dont nous avons à parler.

Le P. William Doyle était une âme restée pure : « Le Bon Dieu ne m'a jamais mieux montré sa bonté qu'en me préservant du péché mortel, » écrit-il (p. 49). C'était un religieux exemplaire, plein d'entrain, de gaieté saine, capable de farces sans méchanceté, aimant, lorsque ses fonctions l'appelaient parmi les jeunes gens d'un collège, à organiser des jeux, des saynètes, des opérettes : on remarquait encore ses succès dans les missions populaires, et le mépris absolu de son repos et de sa santé quand il s'agissait d'âmes à gagner ; la guerre enfin révéla en lui une endurance, un courage, une charité sacerdotale dont on peut dire sans exagération qu'on est en présence de l'héroïsme au sens théologique du terme. Voilà ce que ses confrères, ses amis, ses soldats purent apercevoir et admirer en lui. On pouvait bien supposer qu'une telle vie recélait de puissantes sources intérieures. Elles se sont révélées encore plus profondes et plus originales qu'on ne s'y attendait.

Deux traits nous semblent pouvoir synthétiser l'itinéraire spirituel parcouru par le P. D. : 1° il fut un religieux vivant parfaitement de l'esprit de son Ordre ; 2° très soucieux d'être fidèle aux appels intérieurs de la grâce, il fut conduit par elle vers un genre de sainteté qui sort des voies communes.

M. O'Rahilly a beaucoup insisté sur le premier trait ; on le comprend si l'on songe que son livre devait être lu par beaucoup de protestants, imbus des préjugés les plus ridicules sur la célèbre Compagnie. On voit l'auteur, au début de nombreux chapitres, donner un long exposé apologétique de tel ou tel point de la règle de S. Ignace ou des pratiques en honneur parmi ses fils, et, pour le dire en passant, l'édition française aurait gagné à s'alléger de ces inutiles lourdeurs. Retenons simplement que la trame essentielle de la vie in-

térieure du P. D. est constituée par la fidélité minutieuse à ses devoirs religieux : c'est là le fond solide sur lequel la grâce appuie les plus surprenantes réalisations artistiques.

A la fin de sa grande retraite de 30 jours, en 1907, le P. D. prenait les deux résolutions suivantes :

« Chaque jour, si possible, mille oraisons jaculatoires, mais jamais moins de cinq cents. — Trente petits actes de mortification par jour, si je peux, mais jamais moins de quinze. »

C'est vers ces deux pratiques de piété que la grâce attirait depuis longtemps déjà le jeune religieux. Nous allons voir jusqu'où il put aller, en s'aidant de l'examen particulier.

Et d'abord pour la mortification :

« La nuit dernière, je me suis levé à minuit et je me suis tenu à genoux dans le cellier pendant une heure, afin de souffrir du froid. Ce fut une lutte terrible, mais Jésus me vint en aide. J'ai récité mon chapelet les bras en croix. A la troisième dizaine, la douleur était si vive que je croyais ne pas pouvoir continuer ; mais à chaque *Ave* je demandais la force et j'ai pu terminer... (22 janvier 1915).

La nuit dernière, je me suis levé à minuit, je me suis lié les bras en forme de croix et je suis demeuré dans la chapelle jusqu'à trois heures. J'étais furieusement tenté de ne pas le faire, le démon me suggérant qu'étant enrhumé c'était de la folie... Au bout d'une heure, j'étais glacé et fatigué ; je sentais qu'il m'était impossible de continuer : alors j'ai prié et une merveilleuse force m'a été donnée pour persévérer jusqu'à la fin des trois heures... (27 septembre 1915).

Jésus me demande de vous dire quelques-unes des petites pénitences que j'ai faites dernièrement...

1. Sur le continent, l'inspiration me vint de m'humilier publiquement puisque personne ne me connaissait. J'avais coutume d'entrer dans l'église, de baiser le sol devant tout le monde et de prier les bras en croix. Je sentais qu'on me regardait en me prenant pour un fou et je mourais de honte. Grand orgueil.

2. Durant une mission, une nuit, j'ai fait nu-pieds, sur les pierres, un trajet de deux milles pour aller à une chapelle. J'avais apporté un rasoir, parce que je voulais, comme une victime, verser mon sang pour Jésus. A genoux devant l'autel, je me suis fait une entaille dans la poitrine [1].

3. Pendant l'hiver, j'ai fait une pénitence qui m'épouvante au delà de ce que je puis dire ; j'ai dû pour la faire me lier par un vœu. Je me levais à trois heures, alors qu'il gelait ; je me suis glissé hors de la maison en chemise de nuit et me suis plongé jusqu'au cou dans l'étang, en priant pour les pécheurs. Je sortis de l'eau et y rentrai deux ou trois fois jusqu'à ce que le froid m'eût raidi.

4. Plusieurs fois je me suis dévêtu et roulé dans des buissons épineux. La souffrance de mille petites piqûres est intense pendant plusieurs jours...

5. Je porte une triple chaîne. Je l'ai chauffée au feu (non jusqu'au rouge) et l'ai appliquée sur mon corps. Les pointes ont produit de belles ampoules.

6. Parfois je me suis servi, pour la discipline, d'une lourde chaîne. C'est dur, cela brise la chair, et les pointes qui pénètrent tirent du sang.

7. Une fois je me suis fait une discipline avec des lames de rasoir. Je reconnais que c'était fou et que la chose aurait pu devenir sérieuse, quelques coups ayant pénétré jusqu'à l'os. Le sang coulait jusqu'à former un petit étang sur le sol. Par prudence, j'ai cessé, mais le sang a longtemps coulé et j'ai beaucoup souffert des entailles, — pour l'amour de Jésus !

O mon Jésus, ces souffrances n'étaient rien en comparaison de l'extrême humiliation que j'éprouve à faire connaître ces choses. J'ai fait ce que Jésus me demandait. Je n'ai rien à ajouter, sinon que samedi dans la nuit je me suis efforcé de me flageller comme je sentais qu'il me le demandait. Deux fois je suis tombé sur les marches de l'autel en gémissant de douleur, — pour l'amour de Jésus !... » (P. 241-43).

En dehors de ce compte rendu, les notes spirituelles du P. D. abondent en indications comme celles-ci :

« Rude discipline avec des épines. Dormi sur le sol. Pas de feu. Allé à l'étang à 2 heures. Cilice, six heures. Discipline avec rasoir. Discipline avec chaîne. Marché pieds nus sur les pierres. Marché pieds nus sur des orties... »

Pour clore ces indications sur les mortifications du P. D., transcrivons encore ces extraits d'une lettre écrite le 7 mai 1914 et relatant un fait qui s'était passé en 1911 :

« Vous vous rappelez l'accident qui m'est arrivé à Delgamy, il y a déjà quelque temps, quand je fus grièvement blessé par des orties et que, au dire du médecin, j'aurais dû en mourir. Ce jour-là, l'amour de Jésus crucifié consumait mon cœur de l'ancien désir de souffrir beaucoup pour lui et même de donner ma vie par le martyre. Cette pensée s'imposait à mon esprit quand traversant un champ désert, à une heure tardive, je passai à côté d'un fourré de vieilles orties. — Quelle bonne fortune ! me dis-je. Les saints n'ont-ils pas souffert de cette manière pour lui avec joie et contentement de cœur ? — Je me déshabillai et me mis à aller et venir au milieu de ces orties jusqu'à ce que tout mon corps ne fût plus qu'une horrible blessure brûlante et cuisante. Les paroles ne sauraient exprimer la douce, mais terrible agonie que je ressentis depuis ce moment jusqu'au jour suivant. Je ne pus fermer les yeux un seul instant, car à mesure que le poison se mêlait au sang, la fièvre montait et le mal s'exaspérait. Ensuite commença ce que je pourrais appeler une flagellation de la tête aux pieds avec des aiguilles rougies au feu. La douleur partait des pieds, puis montait lentement au visage pour redescendre ensuite, et si régulièrement qu'on aurait dit qu'une main invisible était à l'œuvre. Plusieurs fois je me suis agenouillé près de mon lit pour Lui offrir ma vie ; je sentais que j'allais mourir, et dans ma faiblesse je le suppliais d'avoir pitié de moi ; et cependant l'instant d'après Il me donna la force de murmurer : « Encore plus, mon cher Seigneur, mille fois plus pour votre cher amour ! » Puis tout à coup, quand la douleur fut à son comble, mon âme se trouva inondée de joie, de bonheur et d'une paix extraordinaire. Alors, quoique je ne visse rien des yeux du corps ni de ceux de l'âme, j'eus la conviction que Jésus se tenait près de moi ; c'était le sentiment très sûr que l'on éprouve de la présence d'une personne dans une pièce obscure, quoiqu'on ne puisse la voir. Que se passa-t-il exactement ? Je n'en sais rien ; mais il me semblait qu'Il me remerciait d'avoir supporté cette agonie pour Lui et qu'Il me demandait ce que je voulais en retour. Je me rappelle lui avoir fait cette réponse : « Très cher Seigneur, remplissez mon cœur de votre amour. » Alors je demeurai sans mouvement. Toute douleur semblait avoir cessé ; et Jésus prit son propre Cœur

[1] Cette pénitence, comme la précédente, nous le savons par ailleurs, était faite « en réparation pour les péchés des prêtres. »

et versa dans le mien tout l'amour qu'il renfermait, jusqu'à ce qu'il me parût vide. Je me souviens aussi d'avoir dit à Jésus : « Seigneur, si c'est réellement vous, donnez-moi une preuve de votre bonté en me guérissant demain matin. » Au lever, mes jambes étaient comme paralysées, je me rendis en chancelant au couvent [de religieuses où il prêchait une retraite] et pus à peine articuler les paroles de la messe. Mais au moment où son Corps sacré toucha mes lèvres, je sentis un changement dans tout mon être et je pus donner l'instruction comme à l'ordinaire. J'ai beaucoup souffert des effets de ce mal, mais je crois que Jésus a fait un miracle. » (P. 244-45).

Avant de risquer une appréciation sur les faits qui précèdent et sur tous ceux du même genre qui remplissent la vie du P. D., examinons le second aspect original et extraordinaire de sa vie spirituelle : les nombreuses oraisons jaculatoires.

En 1907, nous l'avons vu prendre la résolution d'en faire mille par jour (p. 67). C'était sa manière de sanctifier le moment présent. « Grande lumière à l'oraison sur le prix d'une aspiration. Si je devais recevoir une livre sterling pour chacune, je ne gaspillerais pas un seul instant. Et cependant je gagne infiniment plus que cela... » (p. 160). Armé de cette conviction, le P. D. multiplia ces aspirations pieuses jusqu'à des chiffres qui paraissent invraisemblables, et qu'on trouve dans ses carnets d'examen particulier et dans ses notes strictement personnelles. Voici quelques textes qui jalonnent cette marche ascensionnelle :

« Je me suis senti aujourd'hui porté à faire un effort pour arriver à 10.000 aspirations quotidiennes. (21 septembre 1911).

Au cours d'une visite à D., j'ai pris la résolution de faire 10.000 aspirations par jour, quoi qu'il m'en puisse coûter (ce nombre a été élevé à 12.000). Je n'ai jamais compris aussi clairement combien je perdais en y manquant. (22 avril 1912).

Neuvaine au B. Curé d'Ars. Résolu à supporter de petites souffrances et à faire 20.000 aspirations. (26 juillet 1913).

Appel constant et pressant de Jésus à faire tous mes efforts pour arriver à 20.000 aspirations quotidiennes. (18 juillet 1914).

25.000 aspirations ; si possible, 10.000 avant le repas de midi. (1er janvier 1915).

Jésus m'a dit : « Il faut que tu fasses de ta vie un martyre de prière. » Cela signifie que je dois consacrer tous mes instants libres à des aspirations, bannissant généreusement toutes les pensées inutiles auxquelles je prends plaisir, et tâchant d'arriver à 50.000 tous les jours... (1er mai 1916).

Il m'a semblé que Notre-Seigneur serait content, si, pour compenser les aspirations que je n'ai pas faites pendant mes premières années de vie religieuse, je m'obligeais à un certain nombre en plus des 50.000 promises quotidiennement... Je me suis convaincu de la possibilité d'arriver à 100.000 aspirations par jour avec un peu d'énergie et de courage... Je dois cette inspiration à Marie, ma mère chérie qui me l'a envoyée aujourd'hui samedi. (2 novembre 1916).

Derechef, claire lumière intérieure que Dieu me demande de tendre à 100.000 aspirations quotidiennes. J'éprouve un désir extrême d'embrasser cette vie d'incessante prière et en même temps une grande répugnance à me charger de ce fardeau, car il faut que j'économise chaque minute du jour pour accomplir ma pénitence. Je sens que Jésus me demande cela en réparation pour ses prêtres. Avec l'aide de la B. Vierge, j'ai commencé aujourd'hui cette grande lutte. (13 décembre 1916).

La conviction que j'accomplis ce que Dieu veut de moi en faisant les 100.000 aspirations s'affirme de plus en plus en moi. Je n'ai pas eu beaucoup de peine ces 12 derniers jours à tenir ma résolution. (1er janvier 1917).

Je constate que je reste au-dessous des 100.000 aspirations. Je me suis obligé par vœu, pour une semaine, à accomplir le nombre total. (1er février 1917).

J'ai fait un arrangement avec Notre-Seigneur. Je lui demande une âme pour chaque aspiration au-dessus des 100.000. (13 février 1917). » (P. 161-63).

Pour donner à ces chiffres toute leur signification, on voudra bien se souvenir que depuis le début d'avril 1916, le P. D. était sur la ligne de feu dans les Flandres ; il y déployait une activité extérieure qui tient du prodige et qui range les 100 dernières pages de sa biographie parmi les documents de guerre les plus vivants et les plus terribles qui aient été publiés jusqu'ici.

D'autre part, le P. de Grandmaison a noté [1] :

« Il semble psychologiquement impossible que la multiplication numérique d'aspirations formulées... n'accable pas l'esprit. Chacun peut faire l'expérience sur la plus courte des oraisons jaculatoires, le nom de *Jésus :* il est malaisé, en 5 minutes, de le dire *humainement* plus de 300 à 400 fois ; il est difficile de baiser *pieusement* les pieds d'un Crucifix plus de 300 à 400 fois en 5 minutes. Sans tenir compte de la fatigue croissante, qui rendrait la répétition de tels actes intolérable au bout d'un certain temps, il faudrait donc, pour 4 à 5.000 aspirations de ce genre, au moins une heure ; pour 50.000, dix heures ; pour 100.000, vingt heures, *en ne faisant que cela.* (Rappelons qu'il n'y a pas 100.000 secondes dans une journée de 24 heures). Puis donc qu'aucun tassement, si intensif qu'on le suppose, ne permet de loger *habituellement* en une journée 100.000 actes (et plus) matériellement distincts de ce genre, puisque ni le ministère accablant du P. D. au front, ni les directions certaines de sa vie spirituelle ne se laissent ramener à une suite ininterrompue d'actions machinales, il faut chercher ailleurs l'explication de faits certains. »

L'explication la plus vraisemblable, présentée par M. O'Rahilly et admise finalement par le P. de Grandmaison, est la suivante. Au début, les *aspirations* étaient des oraisons jaculatoires formellement exprimées. En voici quelques-unes, trouvées dans les notes du Père :

« Mon Jésus crucifié, aidez-moi à me crucifier. — Seigneur, enseignez-moi à prier et à toujours prier. — Jésus, vous le Saint des Saints, faites de moi un saint. — Béni soit Dieu en toutes choses. — Mon Jésus qui vivez dans mon cœur, unissez mon cœur à vous. — Cœur de Jésus, donnez-moi votre zèle pour les âmes. — Mon Dieu, vous êtes tout-puissant ; faites de moi un saint. » (P. 161).

Petit à petit, ces oraisons jaculatoires produisirent des actes très fréquents d'attention à Dieu présent et d'amour pour lui, inspirant l'intention de toutes les actions, suggérant des sacrifices. Il

[1] *Revue d'ascétique et de mystique,* avril 1921, p. 135 et suiv. — *Cf.* dans le même sens F. de Lanversin, dans la *Vie spirituelle,* décembre 1928, p. 323-341.

est probable qu'un temps continu d'application à la prière, sans distraction, était compté par le P. D. pour un nombre considérable d'aspirations. Dans une retraite sacerdotale, il note que le nombre approximatif des mots du bréviaire quotidien est de 12.000 ; il avait dû faire ce calcul pour s'en servir personnellement, et l'on peut conjecturer qu'il comptait pour 12.000 aspirations son bréviaire bien dit. Il avait sans doute des barêmes analogues pour ses autres prières, pour ses confessions, ses conversations, etc. Toutefois, il ne s'agissait pas de ces « conventions » pratiquées par certaines âmes pieuses, qui demandent à Dieu de compter pour actes d'amour des actes *inconscients*, tels que les respirations et les battements du cœur ; car le P. D. note que son « martyre de prière » consiste à « donner tout moment libre aux aspirations, etc., en bannissant généreusement toutes les pensées inutiles » ; c'est donc d'actes conscients qu'il s'agissait. Notons enfin qu'avec un peu d'habitude, il est relativement facile de suivre mentalement la progression numérique approximative du chiffre qui exprime le nombre d'actes accomplis.

Pour compléter ce que peuvent avoir d'insuffisant ces explications psychologiques du P. de Grandmaison, indiquons l'hypothèse suggérée par le P. de Guibert, S. J. (*Revue d'Ascétique et de Mystique*, janvier 1924, p. 29). Celui-ci, après avoir rappelé le « cas cité par Lancicius (*Opusc.* t. II, *De praxi divinæ præsentiæ*, c. 8) d'un religieux qui aurait renouvelé ses vœux 3.000 fois chaque jour, et serait allé, un jour de l'octave de l'Epiphanie, jusqu'à 24.000 fois, » propose comme explication l'existence « d'une *grâce infuse* faisant dépasser dans cet ordre les possibilités naturelles, comme les grâces de contemplation infuse font, elles aussi, dépasser les possibilités naturelles dans un autre ordre. »

A qui se demanderait si cette manière de concevoir et de pratiquer les mortifications et les aspirations ne doit pas être condamnée *à priori*, il faudrait faire remarquer d'abord que le P. D. était fidèle à rendre compte de sa vie spirituelle à ses supérieurs et directeurs, et qu'il avait leur approbation, du moins pour les grandes lignes. Il convient ensuite de noter que la santé physique du Père ne subissait aucune atteinte de ce chef ; et le principal intéressé en fait lui-même la remarque fréquente en des termes qui laissent percer son propre étonnement. De plus, l'omission de ces pratiques amenait le trouble dans l'âme du Père, tandis que leur accomplissement fidèle la remplissait de paix et de joie. Et puis, de fréquentes « paroles intérieures » de Jésus confirmaient le Père dans ses résolutions et l'y ramenaient sans cesse. Enfin, les voies spirituelles suivies par le Père, loin de stériliser sa vie, ont assuré le plein accomplissement de ses devoirs d'état et provoqué un magnifique et fécond déploiement de zèle sacerdotal, poussé pendant la guerre jusqu'à l'héroïsme et couronné par une mort reçue pendant l'exercice de son ministère d'aumônier. Si l'on juge l'arbre à ses fruits, il faut admettre que la spiritualité du P. D. était de bon aloi, du moins quant à l'essentiel.

S'ensuit-il qu'elle soit imitable au commun des âmes pieuses ? Certes non ! Les pratiques du Père, qui convenaient à son tempérament de Celte et à sa formation religieuse, dans laquelle la mise en œuvre de l'examen particulier avait joué un si grand rôle, se justifient par un appel bien caractérisé de la grâce, dont les ressources pour sanctifier les âmes sont multiples et variées. Mais son exemple ne s'impose pas. La conclusion que peuvent et doivent tirer de sa vie tous les chrétiens, et spécialement les âmes qui aspirent à la perfection est celle-ci : chacun de nous doit apporter dans l'accomplissement de son devoir d'état et dans la réalisation des vues particulières de Dieu sur son âme la même générosité, la même fidélité, la même souplesse à l'égard des volontés divines, dont le P. Doyle a fait preuve dans la voie qui était la sienne. Il s'est livré tout entier pour répondre aux invitations de la grâce ; c'est pourquoi il est monté si haut dans la voie d'une sainteté intérieure, dont témoignent ses écrits, que proclament depuis sa mort les faveurs nombreuses obtenues par son intercession, et que peut-être un jour l'Eglise consacrera par un jugement authentique porté sur les vertus de ce fidèle et généreux serviteur de Dieu.

IV. — Spiritualité Carmélitaine

A) Sainte Thérèse de Jésus

1. Traduction française de ses Œuvres. — Depuis la publication de l'édition critique du texte espagnol des *Œuvres* par le P. Silverio de S. Teresa, C.D. (1915-1924), une nouvelle traduction française était souhaitée par tout le monde. Le P. Grégoire de St-Joseph, déjà bien connu pour sa traduction des *Lettres*, s'est mis à l'œuvre. Dans la seule année 1928, quatre volumes ont paru [1], dont la librairie Desclée et Cie [2] a donné, dans la Collection des « Chefs-d'œuvre ascétiques et mystiques » publiée sous la direction de *La Vie spirituelle*, une édition soignée, lisible, commode par son format et d'un bon marché qui attire le succès.

En tête du tome Ier, le P. G. explique les raisons de cette nouvelle traduction. Les travaux récents, et notamment celui du P. Silverio, la faisaient désirer. De plus, l'auteur a cru qu'on pouvait serrer de beaucoup plus près le texte espagnol que ne l'avaient fait ses devanciers. Nous n'avons pas, bien entendu, vérifié la traduction entière ; mais dans les quelques sondages que nous avons pu faire, nous avons constaté une littéralité très

[1] Sainte Thérèse de Jésus. — Tome I : *Vie écrite par elle-même*. Ire Partie. Traduction nouvelle par le R. P. Grégoire de St-Joseph, C. D — Tome II : *Vie*, IIe Partie. — Tome III : *Relations spirituelles*. — Tome IV : *Le Chemin de la Perfection*. — Chaque vol. se vend 5 fr.

[2] 30, rue St-Sulpice, Paris 6e.

grande dans la traduction, dont le style reste cependant bien français, grâce aux coupures opportunes qui divisent en plusieurs phrases françaises les périodes assez longues de l'écrivain espagnol. Certaines nuances du texte, sacrifiées jadis, ont été scrupuleusement respectées par le nouveau traducteur. Le travail du P. G. marque donc un réel progrès sur celui de ses devanciers.

Pour terminer sa préface générale, le Père indique en les caractérisant les principales éditions espagnoles et les traductions françaises des *Œuvres* de sainte Thérèse ; il énumère ses écrits ; il rapporte les plus marquants des critiques et des éloges donnés à la doctrine et au style de ces livres, et donne quelques indications sur les conditions dans lesquelles la Sainte les écrivait.

Vient ensuite une introduction particulière à la *Vie* de la Sainte *écrite par elle-même* (tomes I et II) : nous y apprenons l'occasion du livre et les vicissitudes par lesquelles passa le manuscrit avant de parvenir à la Bibliothèque de l'Escorial. A la fin de certains chapitres de la *Vie* sont renvoyées des notes historiques précises ; d'autres notes, plus brèves, se trouvent au bas des pages. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas introduit, à l'intérieur de chaque chapitre, la numérotation si commode inaugurée pour toutes les œuvres de sainte Thérèse par le P. Silverio dans son *Edicion popular*, et nous souhaitons que les tomes à paraître, ainsi que les nouvelles éditions de ceux-ci, nous donnent cette amélioration. Remarquons aussi que plus d'un lecteur hésitera à identifier le P. « Bagnès » dont parle le P. G. avec le célèbre thomiste dominicain dont le nom était jusqu'ici orthographié Bannez en français ; sans doute, cette orthographe nouvelle suggère au lecteur français une prononciation conforme à l'espagnole, mais le P. G. aurait dû nous prévenir de ce changement apporté à l'usage, qui fait loi en pareille matière. Et puisque nous en sommes à ces minuties, félicitons l'auteur de nous avoir rendu l'orthographe française de Thérèse, au lieu de l'exotique Térèse que depuis quelques années une fantaisie prétentieuse cherchait à imposer. A la fin du tome II se trouvent 13 appendices contenant une étude historique sur la famille de la Sainte et divers documents relatifs à sa *Vie*.

Le tome III contient les huit *Relations* rédigées par la Sainte pour faire connaître à ses confesseurs les faveurs spirituelles particulières reçues de Dieu, et les soixante notes personnelles dans lesquelles elle consignait, afin d'en garder le souvenir, les *Grâces* reçues de Dieu. Dans chacune de ces deux séries, le P. G. a distribué les documents suivant l'ordre chronologique tantôt certain, tantôt seulement probable. La relation 32 de la 2e série est donnée (en français, puis en espagnol) par le P. G. d'après un manuscrit autographe encore inédit qui se trouve actuellement en Angleterre et qui appartint au P. Gratien. — Une courte introduction à ce tome III détermine les caractères généraux des documents qu'il contient, et l'on trouve en appendice un « Mémoire du P. Ibagnès, O. P., sur l'esprit de sainte Thérèse » (45 p.), et une « Apologie des œuvres de sainte Thérèse de Jésus par le P. Louis de Léon, O. S. A. » (11 p.).

Dans le tome IV est traduit *Le Chemin de la Perfection*. Le P. G. a donné à la fin du volume la traduction de l'approbation du P. Bagnès, et une petite table alphabétique des matières. Le texte de ce livre nous est parvenu en plusieurs manuscrits divergents et cependant tous écrits ou revus par la Sainte. Le P. G. suit dans sa traduction le texte du manuscrit de Valladolid, mais modifie les nos des chapitres tels que les avait fixés le P. Silverio. Ces changements peuvent se justifier en soi ; mais il faut convenir qu'ils ne simplifient pas la tâche des travailleurs.

En somme, le P. G. s'est acquitté de sa tâche avec un réel bonheur. Souhaitons le prompt achèvement de cette traduction, qui sera bientôt entre toutes les mains [1].

2. Biographie. — Depuis deux ans déjà a paru la *Sainte Thérèse d'Avila* de Mme Galzy [2]. Mais il est toujours temps de dire à nos lecteurs qu'ils peuvent ignorer sans dommage cette pseudo-biographie. Procédant comme s'il s'agissait d'une de ces *Vies* romancées qui sévissent depuis quelques années dans notre littérature française, l'auteur a retenu quelques rares traits de l'existence de sainte Thérèse, et au lieu de chercher à les comprendre dans leur réalité objective et historique, elle s'est efforcée de les revivifier en les mêlant à ses propres imaginations et sentiments. Supposant que sainte Thérèse n'a révélé, dans ses écrits, ni toutes ses tentations, ni toutes ses fautes (p. 113, 114), ou ne les a dites qu' « à demi », Mme G. se charge de compléter les aveux ; elle exagère, jusqu'à mettre mal à l'aise son lecteur, les fautes de jeunesse de Thérèse et nous la présente pendant tout le cours de sa vie religieuse comme obsédée par des souvenirs trop chers, ou luttant contre des tentations équivoques dont telle de ses jeunes religieuses est l'occasion bien inconsciente. Il est triste de lire dans une revue catholique, sous le prétexte (exact, du reste) que ce livre contient quelques pages réussies, un éloge sans restriction de cette œuvre, dont la donnée fondamentale est historiquement fausse et dont l'application à sainte Thérèse prouve une ignorance ou une méconnaissance presque complète de ce qu'est la mystique catholique.

3. Etudes. — En trois chapitres qui semblent avoir été d'abord trois conférences ou sermons, M. l'abbé H. Morice [3] nous montre sainte Thérèse comme une exploratrice du monde invisible, comme une femme d'action, comme une bienfaitrice de l'humanité. Un style clair et direct et par moments une remarquable pénétration doctrinale caractérisent ces pages.

De sa thèse de doctorat (1922), M. R. Hoornaert a donné une seconde édition [4] mise à la portée du

[1] Nous apprenons au dernier moment la mort du P. Grégoire de St-Joseph. Son travail est entièrement achevé en manuscrit ; les tomes V et suivants paraîtront régulièrement (cf. *Etudes Carmélitaines*, juillet-décembre 1929, p. 187).

[2] Jeanne GALZY. *Sainte Thérèse d'Avila.* — Un vol. in-12 de 250 p. — Paris. Editions Rieder (1927).

[3] Abbé H. MORICE. *Sainte Térèse.* — Un vol. in-12 de 117 p. — Avignon, Aubanel.

[4] Abbé Rodolphe HOORNAERT. *Sainte Térèse écrivain. Son milieu. Ses facultés. Son œuvre* — Edition réduite. Un vol. in-8 de 522 p. — Lille et Bruges, Desclée (1925).

grand public. Il en a éliminé tout ce qui était érudition pure, a traduit tous les textes, a supprimé le chapitre consacré aux sources. Le livre étudie 1° le milieu littéraire, 2° les facultés littéraires, et 3° l'œuvre littéraire de la Sainte. Très averti et très fouillé, ce travail est une introduction désormais indispensable pour une intelligence complète du génie et même, en bien des points, de la doctrine thérésienne. Signalons en particulier dans la 2e partie le chapitre consacré aux rapports entre « l'intelligence de Thérèse et sa vie mystique » (p. 185-220) et dans la 3e partie le paragraphe qui synthétise « les grandes idées thérésiennes » (p. 249-279). Tous les admirateurs de sainte Thérèse devront lire et relire ce livre érudit, profond, soigneusement écrit.

B) S. Jean de la Croix

1. Introduction à l'étude de sa doctrine mystique. — Le P. Ludovic de Besse, capucin († 1909), est l'un des précurseurs du renouveau d'intérêt que l'on porte actuellement à l'étude de la mystique. Bien avant la fin du xixe siècle, sa pratique de la direction spirituelle lui avait fait constater les incalculables dommages qui résultaient pour les âmes de la défiance alors presque universelle à l'égard de la théologie mystique. Il se mit à l'étude de ces questions et se fit le disciple fervent de S. Jean de la Croix, alors méconnu ou discuté. Pour faciliter à d'autres âmes, surtout à des prêtres et à des religieux, la lecture et l'intelligence des œuvres mystiques du saint, il écrivit cette sorte d'introduction mêlée d'analyses dont le P. Hilaire de Barenton nous présente une 2e édition, précédée de quelques mots de préface [1].

Cet opuscule n'a pas prétendu approfondir les difficiles questions théoriques que soulève la doctrine du Docteur mystique ; mais il constitue une excellente initiation qui permet de situer cette doctrine dans le vaste champ de la vie spirituelle, et, en bon conducteur, il fait savoir, à tout instant, d'où l'on vient, où l'on va, et à quel point de la route totale on se trouve arrivé. Certaines vues générales, très bien mises en lumière ici, nous semblent à retenir.

« La Montée du Carmel » est présentée comme un enseignement sur la mortification *active ;* « La Nuit obscure, » sur la mortification passive. En ces deux ouvrages domine le caractère didactique. Les deux derniers (« Cantique Spirituel » et « Vive Flamme d'amour ») ne sont plus des traités de théologie mystique, mais des « leçons de choses. S. Jean prend une âme fermement résolue d'aller à Dieu et nous raconte son odyssée. C'est l'âme qui parle. Elle nous révèle ses désirs, ses angoisses, ses efforts, ses joies et ses douleurs, ses recherches et ses progrès » (p. 87). Les quarante couplets du « Cantique Spirituel » et les quatre de la « Vive Flamme d'amour » ne sont que la reprise et le développement des cinq dernières strophes (non commentées) du poème qui se trouve en tête de « La Montée du Carmel » (p. 85). « Le Cantique Spirituel » est le chant de l'âme à la recherche de son Bien-Aimé ; et « La Vive Flamme d'amour, » le chant de l'âme qui l'a trouvé et s'est unie à lui.

Les dernières pages, où l'auteur se fait l'apologiste de la théologie mystique contre ceux qui la méconnaissent ou la décrient, ont beaucoup perdu de leur actualité.

En somme, ce livre est une bonne, claire, pratique introduction à la lecture fructueuse des Œuvres de S. Jean de la Croix. Elle peut être mise entre les mains des âmes pieuses, même sans formation théologique ; elle leur sera intelligible et bienfaisante.

2. Esquisse biographique. — Initié par ses travaux sur sainte Thérèse (cf. *supra)* à la connaissance du milieu historique et psychologique où vécut S. Jean de la Croix, M. l'abbé Rodolphe Hoornaert a jeté dans des pages brillantes une esquisse de la biographie du saint Docteur [1]. Il expose d'abord *le rêve* de sa jeunesse, puis *la lutte* de son âge mûr, enfin *la défaite victorieuse* des dernières années de sa carrière ici-bas. Le rêve, c'était la perfection de toute la sainteté réalisable dans la vie idéale, révélée par sainte Thérèse, du Carmel Réformé. La lutte fut celle que S. Jean eut à soutenir contre les Carmes mitigés, opposés à la réforme. La défaite victorieuse fut le discrédit dont furent entourés le saint et sa doctrine, de la part de ses frères mêmes du Carmel Réformé. Cet anéantissement de lui-même et de tout ce qui lui était cher constituait précisément la réalisation de l'idéal rêvé jadis.

Ces vues profondes sur le progrès de l'emprise divine dans l'âme de S. Jean de la Croix sont présentées dans un style très étudié, — un peu trop même, à notre gré, — avec beaucoup de clarté et de pénétration.

3. Quatre instructions données à des Carmélites, à l'occasion de la glorification de S. Jean de la Croix comme Docteur de l'Eglise, ont été réunies en un opuscule par le P. Louis de la Trinité [2]. Après un aperçu d'ensemble, l'auteur retrace la vie, expose la doctrine, définit la mission de S. Jean de la Croix. Le style est sans recherche, mais a du mouvement et de la vie. Ce sont de belles pages, écrites par un fils qui connaît, admire, aime son saint Fondateur.

C) Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

1. Un ouvrage, important par sa valeur beaucoup plus que par le nombre de ses pages, a été publié récemment sous le voile de l'anonyme. Mais une lecture attentive de la préface, écrite par M. Dubosq, supérieur du Grand Séminaire de

[1] P. Ludovic de Besse. *Eclaircissements sur les œuvres mystiques de S. Jean de la Croix.* — Un vol. in-18 de 133 p., 4 f. — Paris, Librairie St-François (1928).

[1] R. Hoornaert. *L'âme ardente de S. Jean de la Croix.* — Un vol. in-18 carré de 135 p., 7 f. — Paris et Bruges, Desclée (1928).

[2] P. Louis de la Trinité, O. C. D. *Le Docteur mystique.* — Broch. in-12 de 85 p. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie (1929).

Bayeux, nous révèle que l'auteur en est la propre sœur de la Sainte, Mère Agnès de Jésus [1].

Dans cette chronique même, nous avons eu à protester contre le sans-gêne avec lequel certains auteurs rapetissent à leur propre taille les saints dont ils entreprennent témérairement d'écrire la biographie ou de définir la sainteté. C'est pour redresser ces interprétations fausses ou incomplètes que Mère Agnès de Jésus a pris la plume. Passant en revue les points principaux de la doctrine léguée par sa sainte Sœur sur la « voie d'enfance spirituelle, » elle en donne, sous forme de dialogue entre sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et une « petite âme, » un commentaire pénétrant et juste. Les paroles placées sur les lèvres de la Sainte ont presque toutes été écrites ou prononcées par elle ; et le sens qui leur est donné ici est bien leur sens authentique : nous en avons pour garant celle que les liens de la parenté fraternelle et de la maternité religieuse ont unie le plus étroitement ici-bas à sainte Thérèse, celle à qui la Sainte, près de mourir, a confié le soin de divulguer et d'interpréter sa pensée. Cet opuscule, malgré son caractère moins didactique, mérite de prendre place immédiatement après *L'Esprit de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus* [2].

2. En quatorze chapitres, d'une quinzaine de pages chacun, l'auteur qui se cache sous le pseudonyme de Simone Navantès offre aux méditations du lecteur toute la vie et les principaux points de doctrine de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, en laissant presque continuellement la parole à la Sainte [3]. Des « applications pratiques » sont suggérées, ainsi qu'un colloque et un bouquet spirituel. Ces méditations un peu longues auraient pu du moins recevoir, dans cette 2e édition, des subdivisions qui en facilitent l'usage, comme l'*Ami* l'avait conseillé en rendant compte de la 1re édition (1er septembre 1927, couv. jaunes, p. 214). Nous regrettons aussi que des corrections de rédaction alors souhaitées n'aient point été faites, et que le contraste subsiste entre le style si parfaitement délicat de sainte Thérèse et le style un peu boursouflé et parfois bizarre de son interprète. Tel quel, l'ouvrage est utilisable et capable de faire grand bien.

3. Suivant de très près les textes mêmes de la sainte Carmélite, M. Renaud a donné une Retraite de trois jours dans la chapelle du Carmel de Lisieux, du 26 au 30 septembre 1927. Ce sont ces instructions qu'il a publiées ensuite, sans retouche [4]. Il a su, en ramenant à la pratique de l'amour tous les enseignements de la Sainte, maintenir autour de sa parole une atmosphère bien thérésienne ; même refroidi dans les pages d'un livre, cet éloquent exposé, en plus d'un passage, fait vibrer le lecteur d'une émotion salutaire.

4. Un délicieux ouvrage nous arrive d'Allemagne [5]. L'auteur y donne, à l'usage des enfants, une série de tableaux pris dans le cours de la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Dramatisant la situation, introduisant et faisant parler les personnages, Mme E. von Schm. ne quitte pas le terrain de la vraisemblance historique ; elle fait passer sous les yeux de ses jeunes lecteurs, en les mettant à leur portée, les épisodes principaux de cette charmante vie et même les traits caractéristiques de la sainteté de Thérèse ; et dans ce récit rien qui ne soit digne d'un tel sujet, soit dans les situations imaginées, soit dans le style. L'illustration est l'œuvre de Lore Gronau ; elle témoigne d'un art volontairement naïf, et l'on ne peut réprimer un sourire en voyant Thérèse et ses sœurs en silhouettes de petites allemandes assez peu élégantes...

L'édition est de tous points digne de la maison Herder. Le succès nous paraît assuré dans les pays parlant l'allemand. Les jeunes filles catholiques des autres régions recevraient, croyons-nous, avec plaisir et profit cet ouvrage comme prix de langue ou de littérature allemande.

5. Il est légitime de joindre les extraits récemment publiés des écrits de Maria a Sancta Theresia [1] aux ouvrages qui traitent de l'esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Ne croirait-on pas que les lignes suivantes sont de sainte Thérèse de Lisieux ?

« Peut-être m'arrivera-t-il de temps en temps de faire du travail peu soigné, de me relâcher quelque peu dans l'exercice de ce continuel regard levé sur Marie,... ou dans la soumission constante et l'attention à sa direction, à sa conduite, à sa motion, à son inspiration. Mais dès l'instant que je remarque d'avoir dévié, je me jette humblement aux pieds de l'aimable Mère et lui demande affectueusement pardon. Et puis je continue avec autant de paix, d'amour, de confiance, de douceur d'inclination et de tranquillité de regard qu'auparavant, sans me tenir pour cela plus éloignée d'elle, car je me représente que, dans cette nouvelle vie, je suis toute pareille à un petit enfant qui tombe encore souvent et qui trébuche quand il marche, à cause de la faiblesse de ses petits pieds. Mais petit à petit il lui vient plus d'assurance. — L'aimable Mère m'inspire et semble désirer de moi qu'avant que je ne prenne quelque nourriture ou boisson, je lui présente d'abord ces choses et que je lui demande humblement de les bénir et de daigner sanctifier ces mets et ces boissons, afin que sanctifiés par sa bénédiction, ils puissent constituer et donner un si saint aliment à mon corps qu'ils le sanctifient et le rendent tout divin... » (P. 38-39).

Celle qui écrivait ces lignes vers 1668 était une recluse flamande, conduite à travers bien des vicissitudes vers la vie érémitique qu'elle menait avec quelques compagnes à Malines, sous la conduite spirituelle du P. Michel de St-Augustin, carme chaussé vivant suivant la réforme du V. Jean de Saint-Samson. Ce fut le P. Michel qui publia (1683), après la mort de Maria a Sancta Theresia (1677), deux volumes extraits des écrits de cette dernière.

Les pages qu'en a traduites M. Van den Bossche ont paru d'abord dans *La Vie Spirituelle* (février 1928). Elles nous révèlent une âme très avancée dans l'union divine, et sachant parler des choses spirituelles avec facilité et abondance.

[1] *A l'école de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.* — Broch. in-8 de XII-60 p., 3 f. — Lisieux, Office Central, 46, rue du Livarot (1927).

[2] Sur la vie, les œuvres et la doctrine de notre Sainte, cf. une étude détaillée dans l'*Ami* du 12 août 1926, p. 497-504.

[3] S. NAVANTÈS. *L'Imitation de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.* — Un vol. in-12 de 300 p., Paris, Desclée, de Brouwer et Cie (1929).

[4] F. RENAUD. *Sur les pas de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. La vie d'amour.* — Un vol. in-12 de 168 p., 8 f. — Paris, *Spes* (1928).

[5] *Die Geschichte der Kleinen heiligen Theresia den Kindern erzählt,* von Elisabeth von Schmidt Pauli. — Broch. gr. in-8° de 74 p. avec illustr., 2 m. 50 ; relié, 3 m. et 3 m. 50. — Fribourg-en-Brisgau, Herder (1929).

[1] MARIA A SANCTA THERESIA. *Vie Mariale.* Fragments traduits du flamand par Louis Van den Bossche. — Broch. in-12 de 64 p. — Paris et Bruges, Desclée (1928).

Le point saillant de la dévotion à Marie telle qu'elle nous est ici proposée consiste à aimer la Sainte Vierge moins pour ses qualités propres, personnelles, qui la situent au sommet de l'échelle des créatures, que pour son union à Dieu ; de sorte que cette dévotion à Marie revient à aimer Dieu pénétrant actuellement, sanctifiant Marie, vivant en elle, se l'unissant si étroitement que le culte, basé sur l'amour de charité, ne les distingue plus :

« Car, si l'on devait contempler Marie, l'aimer, être poussé vers elle comme on l'est vers un être créé, au lieu de la contempler dans son unification avec Dieu, cette contemplation produirait nécessairement quelque amour naturel ou sensible, ce qui poserait un intermédiaire entre Dieu et l'âme et conduirait celle-ci à la multiplicité » (p. 17-18).

Marie devient ainsi l'objet de la contemplation infuse la plus élevée, parce qu'*en Elle*, l'âme s'attache *à Dieu seul* qui y opère.

Bien plus, le fait de trouver Dieu en Marie, et de s'unir à lui en tant qu'il réside en elle, donne à la vie mystique une joie particulière, qui semble ajouter quelque chose au bonheur que l'âme goûte à posséder son Dieu, un peu comme la gloire accidentelle des Bienheureux au ciel ajoute une sorte de surcroît à leur béatitude essentielle (p. 15).

Car, « lorsque le Père Eternel envoie dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, criant : *Abba !* Père !..., lorsqu'il réalise en nous une tendresse, un amour d'enfants envers le Père du ciel, alors cet Esprit du Fils *réalise en outre* une tendresse et un amour d'enfants envers cette infiniment douce et aimable Mère. Et dans ce sens, le Père Eternel envoie aussi dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, criant : *Mère ! Mère !* Car c'est un seul et même Esprit, l'Esprit du Christ, qui suscite dans les âmes cet amour filial et cette vie en Marie, comme il suscite un amour filial et une vie en Dieu, et tout cela selon la manière où ce fut réalisé en N.-S. Jésus. — Ceci contient des mystères, et je passe en gardant un saint silence ; mais *chacun peut en avoir l'expérience* dans la mesure de son amour » (p. 23-24).

L'expérience dont parle ici Maria a Sancta Theresia, elle en a joui, et c'est à la décrire longuement que sont consacrées les pages que nous analysons ; nous y renvoyons les âmes pieuses. Il suffisait ici, conformément au but de cette Chronique, de dégager la forme spéciale que prend la dévotion à Marie chez la pieuse recluse proposée à notre admiration et à notre imitation.

D) Editions ou rééditions de traités de théologie mystique des anciens auteurs carmes

1. A qui voudrait trouver la doctrine mariale de Maria a S. Th. présentée sous une forme classique et accompagnée des explications théologiques utiles, nous conseillerions la lecture du volume où l'on vient de réunir une partie des œuvres latines de son directeur spirituel, le P. Michel de St-Augustin [1]. Ce volume contient en appendice (p. 361-389) un *Tractatus de vita Mariæ-formi et Mariana in Maria propter Mariam,* dont la parenté est si étroite avec l'opuscule analysé en dernier lieu, que l'interdépendance ne fait aucun doute. Mais lequel, de la dirigée ou du directeur, a inspiré l'autre? Je suis tenté de croire que le point de départ est dans les expériences de Maria a S. Th. dont elle fit confidence à son directeur, sans être très bien accueillie dès l'abord (cf. *Vie Mariale,* p. 13), et que par la suite les explications théologiques données par le P. Michel influencèrent la rédaction des comptes rendus spirituels de sa dirigée. Le P. Michel en appelle aux mêmes textes scripturaires et propose, quoique avec plus de rigueur, les mêmes déductions doctrinales que la recluse ; et quand il s'en réfère à l'expérience des saints du passé, il a soin d'ajouter que de son temps encore, la même faveur d'une vie mariale est départie à des âmes mystiques ; il est naturel de penser que Maria a S. Th. était spécialement visée parmi ces dernières. En tous cas, il est intéressant de noter que cette forme de dévotion à Marie, qui s'est répandue et presque popularisée parmi les chrétiens, surtout au XIXe siècle sous l'influence du P. Grignion de Montfort, était déjà connue et pratiquée dans l'Ordre du Carmel avant la naissance du Bienheureux. En effet, c'est en 1669 que le P. Michel publiait en flamand, et en 1671 en latin, le traité dont nous parlons ; le B. de Montfort est né en 1673 († 1716), et *le Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge* fut trouvé seulement en 1842 dans ses papiers et publié l'année suivante.

Les travaux de théologie mystique du P. Michel de St-Augustin avaient été réunis par lui-même et publiés en langue latine sous ce titre : *Institutionum mysticarum Libri quatuor* (1671). Le 3e livre seul de ces Institutions a été réédité par le P. Wessels sous ce titre : *Introductio ad vitam internam.* Il se divise en 4 parties : dans la première, l'auteur traite des vœux de religion et de la manière de les observer parfaitement ; dans la seconde, il enseigne l'importance des règles monastiques ; dans la troisième, il donne la notion exacte de la vie mystique ; et dans la quatrième il montre cette vie mystique en plein exercice et en plein développement. Les idées sont clairement présentées, ce qui est une précieuse qualité en un sujet si difficile ; et l'auteur a une grande expérience de la vie mystique, ce qui est presque indispensable pour en parler correctement avec quelque profondeur. Le style est coulant et extrêmement abondant. Le sujet est traité pieusement et de manière à rendre accessible même aux âmes simples la doctrine mystique. Il y avait donc lieu de rééditer cet ouvrage, et il serait à souhaiter qu'il fût traduit en langue vulgaire.

2. Le P. Anastase de St-Paul continue la publication, déjà signalée dans l'*Ami* (8 janvier 1925,

[1] P. Michael a S. Augustino, O. Carm. Calc. *Introductio ad vitam mysticam,* nova editio curante P. Gabriele Wessels, ejusd. Ordinis. — Un vol. in-12 de XL-402 p., relié, 25 lires. — En vente chez le R. P. Anastase de St-Paul, 38, Corso d'Italia, Roma (1923).

p. 30), de l'œuvre maîtresse du P. Joseph du St-Esprit [1]. Deux tomes et demi sont parus actuellement ; le moment est venu de présenter cette œuvre avec quelque détail.

Le P. Joseph du St-Esprit, carme déchaussé, qui fut général de la Province d'Espagne et mourut à 69 ans le 2 juin 1736, avait eu à enseigner la philosophie et la théologie aux scolastiques de son Ordre. C'est pour eux aussi qu'il composa son grand ouvrage de théologie mystique. Son but, comme il l'indique lui-même, fut de traiter des questions mystiques avec la même méthode scolastique et la même rigueur scientifique que les autres branches de la science sacrée. De même que les Carmes connus sous le nom de *Complutenses* avaient donné à leurs frères en religion leurs grands traités de philosophie, et les *Salmanticenses* leurs grands traités de théologie dogmatique et morale, le P. Joseph du St-Esprit voulut leur laisser un cours approfondi de théologie mystique, qui pût servir à la fois de *texte* pour les leçons du professeur, et d'arsenal en vue des argumentations auxquelles se livreraient les étudiants.

Cette pensée maîtresse l'amena à diviser son ouvrage en deux parties, conçues et réalisées d'une manière tout à fait différente.

La première partie, intitulée *Isagogè*, ou Introduction, est une première initiation, assez résumée, à la théologie mystique : c'est le *texte* que les étudiants méditeront et que le « lecteur » expliquera dans ses cours. Ce texte élémentaire (pour l'époque et pour le milieu ; car pour beaucoup de nos contemporains, même versés dans la connaissance de la théologie mystique, il paraîtrait déjà bien approfondi) insiste sur les questions fondamentales, mais traite plus rapidement ou omet complètement les questions difficiles et l'interprétation des états mystiques les plus élevés. Le livre Ier de cette *Isagogè* donne la définition et les divisions de la théologie mystique, et décrit les trois voies purgative, illuminative, unitive. Le livre II traite du discernement de la vraie mystique ; le livre III, des divers états et degrés de la vie mystique ; le livre IV, de l'oraison et de la contemplation ; le livre V, des purifications actives et passives de l'âme mystique [2].

La seconde partie est de beaucoup la plus importante, puisqu'elle comprend plus de la moitié du tome Ier et s'étend sur les quatre autres tomes. Ici l'auteur a voulu traiter toutes les questions, et les traiter à fond. Dans le tome Ier, il est question de l'oraison discursive, par laquelle l'âme se prépare à la vie mystique ; dans le t. II, de la contemplation ; dans le t. III, de la perfection ; dans le t. IV, des purifications actives et passives ; dans le t. V, des phénomènes extraordinaires qui accompagnent la vie mystique, tels que ravissements, extases, révélations, etc.

Ecrivant pour des religieux étudiants, formés par une très forte philosophie rigoureusement scolastique, le P. Joseph a ramené son sujet aux cadres de la philosophie aristotélicienne. Sa préface se divise en sept *prolegomena*, chacun de ceux-ci répondant à l'une des questions du fameux vers mnémotechnique : *Quis ? Quid ? Ubi ? Quibus auxiliis ? Cur ? Quomodo ? Quando ?* Les cinq livres de l'*Isagogè* s'intitulent respectivement : *De modo sciendi mystico ; De signis mysticis ; De terminis mysticis ; De oratione, nomine et verbo (mysticis) ; De arte inveniendi medium.* » Enfin le grand travail qui constitue quatre tomes et demi de l'ouvrage se divise en cinq livres correspondant aux cinq prédicables : genre, différence, espèce, propre, accident : *De natura mystice perfectibili* (c'est le *genre ;* il s'agit du chrétien qui s'adonne à la méditation, et qui est ainsi candidat à la vie mystique) ; *De natura mystice perfectiva* (c'est la *différence spécifique*, i. e. la contemplation, qui achève la constitution de l'âme mystique) ; *De natura mystice perfecta* (c'est *l'espèce*, i. e. la vie mystique analysée dans ses éléments et décrite dans ses développements) ; *De proprio naturæ mysticæ* (i. e. les purifications passives) ; *De accidentibus naturæ mysticæ* (i. e. des charismes préternaturels qui accompagnent la vie mystique). Chaque subdivision se présente sous des dénominations scolastiques du même genre.

L'emploi de cette méthode strictement scolastique a l'avantage d'épuiser toutes les questions relatives au sujet traité, et de les poser en termes scientifiques rigoureux, ce qui en facilite grandement l'étude approfondie et la solution. Un autre avantage pour le temps où l'auteur écrivait, était de présenter aux jeunes religieux la théologie mystique dans des cadres qui leur étaient devenus familiers par leurs études antérieures de philosophie et de théologie.

Malheureusement ce dernier avantage n'en est plus un de nos jours. Eclairer la doctrine mystique en la rapprochant des notions scolastiques rigoureuses, c'est, pour la plupart des lecteurs *(quoad nos,* non *in se)* définir et expliquer une chose par une autre mal connue ou moins bien connue *(majus notum per minus notum).* Ce qui autrefois facilitait l'étude, y est maintenant devenu un obstacle pour beaucoup. Il faut avoir le courage de franchir ce seuil peu engageant : l'on est alors émerveillé de la profondeur de la doctrine, de l'ampleur de l'information puisée dans la tradition et chez les mystiques, de l'aisance avec laquelle l'auteur montre la théologie mystique articulée par les grands principes de la philosophie thomiste. Le livre n'est pas pour

[1] *Cursus Theologiæ mystico-scholasticæ*, auctore P. Fr. Joseph a Spiritu Sancto (hispano). — Editio nova... a P. Fr. Anastasio a Sancto Paulo. — Tomus I, in-8 de xxxii-368 p., à 2 col., 25 lires. — Tomus II, xxxii-794 p., 50 lires. — Le tome III est publié en fascicules périodiques de 80 pages intitulés *Carmelitana*, 20 lires par an. — S'adresser soit à Beyaert, à Bruges ; soit au P. Anastase de St-Paul, 38, Corso d'Italia, Roma 34.

[2] Cette première partie a été brochée à part ; elle est en vente, *ibid.*, au prix de 12 lires 50, sous le titre : Joseph a Spiritu Sancto, *Mystica Isagoge*, hoc est brevis totius Mysticæ Theologiæ Synopsis.

les gens pressés et superficiels : soit ; mais il peut satisfaire et éclairer la plus exigeante élite.

C'est une édition critique qu'a voulu donner de cet ouvrage le P. Anastase. Il a vérifié les citations, multiplié les notes érudites, mis en tête du tome Ier une biographie du P. Joseph, ajouté (en appendice à ce tome) des notices bio-bibliographiques sur les auteurs de l'Ordre du Carmel cités dans le volume, et publié cinq tables vraiment très utiles. Le tome II contient deux tables. Outre la correction de quelques fautes d'impression assez fâcheuses, signalons à l'éditeur l'utilité qu'il y aurait à lire, dans les tables synthétiques, non seulement la question, mais *le sens de la réponse donnée* par l'auteur.

Les deux premiers tomes de cette réédition ont paru à Bruges, chez Beyaert (1924-1926). Le tome III paraît par fascicules séparés, sous le titre de *Carmelitana,* annexe de la revue trimestrielle *Analecta Ordinis Carmelitarum Discalceatorum ;* en octobre dernier paraissait ainsi le 5e fascicule du tome III. La publication est maintenant en très bonne voie, et il faut remercier vivement le P. Anastase d'avoir assuré la continuation de cette édition d'un ouvrage de premier ordre, qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques des Universités et des Séminaires, et sur la table de tous ceux qui s'adonnent un peu sérieusement à l'étude de la théologie mystique.

3. Le P. Anastase a donné également une réédition critique, conçue d'après les mêmes principes que la précédente, d'un autre ouvrage de théologie mystique composé par un autre P. Joseph du St-Esprit [1], portugais, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme espagnol, auteur du *Cursus* analysé ci-dessus. Né à Braga en 1609, l'auteur de l'*Enucleatio* mourut à Madrid en 1674, laissant la réputation d'un religieux exemplaire.

L'ouvrage dont nous avons à parler comprend deux parties et un appendice. Dans la première partie, l'auteur donne un commentaire théologique du livre *De Mystica Theologia* du pseudo-Denys l'Aréopagite. Il commence par transcrire les deux traductions latines de Perionius et de Corderius, qu'il fait suivre d'une brève paraphrase dans le but de faire saisir la portée et le lien des idées. Viennent ensuite une série de *Questions,* traitées à la façon scolastique, où sont étudiés tous les problèmes et résolus tous les doutes soulevés par le texte dionysien, souvent obscur et toujours difficile.

La seconde partie extrait des autres œuvres du pseudo-Aréopagite tous les passages qui ont quelque intérêt pour la théologie mystique. Après les avoir transcrits, le P. Joseph les accompagne d'un commentaire tiré de Pachymère, d'Hugues de St-Victor ou de S. Thomas.

Après cette double étude conduite d'après les méthodes de la théologie positive ou analytique, l'auteur, dans l'Appendice, donne une synthèse scolastique sous forme de propositions qui résument la doctrine mystique, suivant l'ordre logique; chaque affirmation ou *resolutio* est accompagnée d'un renvoi justificatif au corps de l'ouvrage constitué par les deux Parties précédentes. Le lecteur moderne, qui n'attribue pas aux textes du pseudo-Denys la haute valeur qu'on leur reconnaissait autrefois, fera bien d'étudier l'ouvrage en lisant l'Appendice tout d'abord, et en s'en servant comme d'une clé qui lui ouvre les trésors de doctrine contenus dans le reste du livre.

Les questions sont discutées avec ordre et avec une clarté qu'on est heureux de trouver en des matières si difficiles. La doctrine est celle des Carmes Déchaussés du XVIIe siècle : elle admet non seulement l'existence de la contemplation acquise, mais même une vie unitive acquise à laquelle convient le nom de « théologie mystique. »

4. — Sur cette question de l'existence d'une contemplation acquise ou active, sujet de controverse passionnée depuis une vingtaine d'années, deux opuscules spéciaux, déjà anciens, viennent d'être publiés pour la première fois et témoignent (comme les deux grands ouvrages analysés ci-dessus) de la faveur et de la persistance avec lesquelles la théorie de la contemplation acquise a été accueillie parmi les fils de sainte Thérèse et de S. Jean de la Croix au XVIIe et au XVIIIe siècle.

Le premier en date de ces opuscules est celui du Vén. Thomas de Jésus [1], né à Baeza (Espagne) en 1568 et mort à Rome en 1627. En 1886, le P. Berthold Ignace de Sainte-Anne en avait donné une édition française abrégée et arrangée sous ce titre : *La meilleure part ou La vie contemplative.* L'éditeur actuel a retrouvé un autre manuscrit, qu'il regarde comme le brouillon de celui qui fut utilisé en 1886. En se servant de deux documents, il offre au public une édition latine intégrale de l'ouvrage auquel son auteur avait donné le titre de *Tractatus de contemplatione acquisita.* Une préface assez longue donne quelques détails sur les manuscrits et sur la doctrine contenue dans l'ouvrage.

L'éditeur a publié en appendice un autre livre du même auteur, déjà édité plusieurs fois, mais devenu rare, et traitant d'un sujet semblable. En réalité, pour se conformer à l'intention du P. Thomas de Jésus, indiquée nettement dans la préface de la *Via brevis et plana,* c'est ce dernier ouvrage

[1] JOSEPH A SPIRITU SANCTO (Lusitanus). *Enucleatio Mysticæ Theologiæ S. Dionysii Areopagitæ* per quæstiones et resolutiones scolastico-mysticas, tam in librum quem inscripsit « De Mystica Theologia. » quam in diversas alias sententias illam concernentes ex reliquis ejusdem S. Doctoris superstitibus libris sedulo depromptas, atque in duas partes divisa, in gratiam Fratrum Excalceatorum Beatissimæ Virginis Mariæ de Monte Carmelo in sui Ordinis Collegiis utramque theologiam, scholasticam scilicet et mysticam, profitentium. — Editio critica a P. Anastasio a S. Paulo. — Un vol. in-4o de XXX-325 p. à deux col. — En vente chez le P. Anastase de St-Paul, Corso d'Italia, 38, Roma (34). 1927. — L'ouvrage ne porte pas d'indication de prix. Il a été publié en supplément des *Analecta* avant le tome III du *Cursus* du P. Joseph, espagnol.

[1] Ven. P. THOMAS A JESU, O. C. D. *De Contemplatione acquisita* (opus ineditum). et *Via brevis et plana orationis mentalis;* edidit et annotavit P. Eugenius a S. Joseph, ejusd. Ordinis. — Un vol. in-18 de 206 p., 6 lires. — Milano, Tipografia S. Lega Eucaristica, 1922.